

S'il avait fait jour, ou même si la nuit avait été claire et calme ainsi que les autres nuits, les indigènes eussent reconnu bien vite dans les broussailles et les hautes herbes les traces de Jordanet. Mais par cette nuit de tourmente, impossible. Il fallait attendre au jour, et le jour venu les traces auraient disparu.

Les postes furent quand même avertis ; des rondes organisées aussitôt parcoururent le pays. Mais tout cela avait pris du temps. Et Jordanet était rentré dans sa case. Le matin, il y eut autour de toutes les paillottes, sur toute la presqu'île, un mouvement inusité.

Les surveillants, suivis de soldats en armes, parcouraient les cases, interrogeaient, visitaient, cherchant partout quelque indice.

Ce qui pouvait trahir Jordanet, c'était sa blessure. Mais sa blessure, personne ne pouvait la soupçonner. Et puisque les surveillants le trouveraient à son travail, s'ils avaient eu des doutes, les doutes se fussent évanouis d'eux-mêmes.

Etendus sur des bambous, devant sa case, au grand soleil, ses vêtements, trempés dans la course furieuse de la nuit, séchaient. Mais cela non plus ne pouvait le trahir. Devant presque toutes les cases, il y en avait autant. Tous les toits des paillottes que la bourrasque n'avait pas emportés avaient été traversés, et, sur un des bambous, séchaient les chemises de laine, les pantalons et les blouses de toile blanche des forçats.

La case de Jordanet fut visitée comme les autres. Mais, pas plus chez lui que chez les autres, on ne trouva rien. La matinée se passa ainsi.

—Je suis sauvé, pensa Jordanet.

Et souriant, à part lui, en taillant son bois, tout endormi :

—C'est égal, quelle venette ! Et dire que je suis près à recommencer !

Tout n'était pas fini, pourtant. Vers deux heures, n'en pouvant plus, il s'était jeté sur son lit de feuilles pour faire la sieste. Il se reposait ainsi tous les jours, et même beaucoup plus tôt. Mais ce jour-là, il aurait voulu, sans savoir pourquoi, ne point dormir, être de sang-froid, prêt à tous les événements.

Il dormit deux ou trois heures. Lorsqu'il se réveilla, il fut fort étonné de trouver assis sur un escabeau, sous sa case, un surveillant nommé Jacquemin.

Il n'était à la presqu'île que depuis une quinzaine de jours ; mais, voulant faire du zèle, outrepassant ou du moins exagérant ses droits, il s'était déjà attiré la haine de tous les déportés. Jordanet, très discipliné et très soumis, ne le haïssait point, mais instinctivement il le redoutait.

Jacquemin était un garçon d'une trentaine d'années environ, maigre, osseux, d'apparence malade et pourtant robuste. Ses yeux d'un bleu pâle, étaient doucereusement faux.

Il y avait une heure qu'il était là, assis, sans bouger, regardant Jordanet dormir en fumant des cigarettes. Parfois, lorsque Jordanet faisait un mouvement et se retournait sur l'épaule blessée, une plainte lui échappait. Ce fut ce qui le réveilla. En reconnaissant Jacquemin auprès de lui, Jordanet flaira quelque danger. Un coup d'œil de côté, sur son épaule, le rassura, tout d'abord, en lui prouvant que la blessure n'avait pas saigné et qu'aucune tache rouge n'apparaissait sur sa chemise.

—Bonjour, monsieur Jacquemin ; il y a longtemps que vous êtes là ?

—Il y a bien une heure.

—Il fallait me réveiller.

—Ma foi, je le voulais presque. Votre sommeil était si agité. . . . Vous aviez l'air de souffrir et vous laissiez échapper des plaintes, tout en dormant.

—J'ai été si mouillé cette nuit que ça m'a donné un peu de fièvre.

—C'est juste. Nous l'avons été tous plus ou moins.

Jordanet s'était levé, avait pris ses outils, mais, en cette minute, son bras engourdi par le repos qu'il venait de prendre, avait peine, non point même à manier, mais seulement à tenir le ciseau ou le marteau.

—Je ferais aussi bien de me reposer aujourd'hui, dit-il. . . . Si vous vouliez me faire envoyer un paquet de quinine, demain ce serait passé.

—Volontiers, Jordanet.

—Mais, dites-moi, M. Jacquemin, c'est la première fois que vous me faites l'honneur de votre visite. Est-ce que vous auriez, par hasard, besoin de moi ? Vous n'avez pas une mauvaise nouvelle à m'apprendre ?

—Oh ! non, un simple renseignement à vous demander.

—Dites, M. Jacquemin, dites !

Jordanet était sur ses gardes. Tout en parlant, et afin de se donner une contenance, il venait de jeter quelques menues branches sur les pierres de son foyer, les avait allumées, se penchait pour souffler dessus et en activer la flamme. En affectant de rire :

—Voilà, dit-il, j'avais mis des haricots tremper hier soir. J'ai été

servi à souhait. Ce n'est pas l'eau qui leur a manqué. Et vous savez, l'eau de pluie est excellente pour les adoucir.

Et comme la flamme montait entre les pierres, il mit un pot dessus, avec ses haricots.

—Mon dîner. . . à votre service, M. Jacquemin ?

—Ce n'est pas pour vous refuser, mais ça nous est défendu.

Il y eut un léger silence entre les deux hommes. Tout en préparant son repas, Jordanet se disait :

—Ce n'est certainement pas pour me voir cuire mes haricots que le surveillant est venu chez moi.

Jacquemin se contentait de l'observer, le poursuivait, partout où le forçat se rendait, d'un éternel et doucereux sourire. Jacquemin se décida à parler :

—Alors, vous avez été bien mouillé cette nuit, Jordanet ?

—Comme tout le monde, M. Jacquemin, comme tout le monde, ni plus ni moins.

—Votre paillotte a l'air fortement solide. . . et le toit n'a pas été enlevé comme ceux des cases voisines.

—C'est vrai ; je l'avais fortement étayé, comme vous pouvez voir. . . toutes mes précautions étaient prises. . . et j'ai bien fait. . . mais on ne peut pas empêcher l'eau, quand elle tombe avec tant de violence, de traverser les chaumes les plus épais.

—Moi aussi, j'ai été mouillé. . . il fallait me voir. . . ma tunique et mon pantalon étaient en bouillie.

—Tiens, je ne vous savais pas de garde.

—Si, j'étais de garde au chemin de ronde.

Jordanet eut un frisson. Il sentait là-dessous sinon quelque menace, du moins un danger. Jacquemin reprit :

—J'étais au chemin de ronde vers dix heures, au plus fort de l'orage.

C'était à peu près vers cette heure-là que Jordanet y passait lui-même. Mais comme dans cette dernière phrase il n'y avait pas d'interrogation et qu'il n'était pas tenu de poursuivre l'entretien, il garda le silence. Les haricots le retenaient. Il entretenait doucement le feu. Cela ne faisait pas le compte du gardien.

—Où alliez-vous donc, vers cette heure-là, Jordanet ? J'ai cru reconnaître votre tête à la lueur d'un éclair.

Le petit frisson se remit à monter dans le dos de Jordanet.

—Vous avez de bons yeux, monsieur Jacquemin, dit-il avec un gros rire, je profitais de la beauté de la nuit pour prendre un peu de frais. . . c'est le cas de le dire.

—Possible, possible, et même paraît que vous ne redoutez pas de prendre un refroidissement, puisque vous vous êtes promené toute la nuit.

—Comment savez-vous ça ?

—Je vous le dirai tout à l'heure.

—Du reste, j'ai le droit de me promener, et ça ne vous regarde pas.

—Oui, oui, ne vous fâchez pas. J'ai eu la curiosité, après vous avoir aperçu en dessous du chemin de ronde, de venir à votre case pour m'assurer si vous étiez rentré. . . et votre case était vide.

—Puisqu'on était aussi mal dehors que dedans, j'étais dehors.

—Possible, possible. . . Et sans arrière-pensée, n'est-ce pas ?

—Et sans arrière-pensée. Qu'est-ce que vous supposez donc ?

—Oh ! si peu de chose ! En allumant une allumette pour voir clair dans votre case, j'ai découvert un papier retenu par des cailloux.

Le front de Jordanet se coupa d'une ride. Il voyait les soupçons resserrer leurs mailles autour de lui. Sa gorge se contracta. Il eut peine à avaler sa salive.

—Et vous l'avez laissé, le papier, puisque je l'ai retrouvé en rentrant ?

—Je l'ai laissé, mais non pas sans l'avoir lu.

—Ah ! Eh bien, je voulais en finir, c'est vrai, mais j'ai eu peur, quand ça été le dernier moment. J'ai eu peur, et puis voilà, je suis revenu.

Jacquemin souriait.

—Oui, on a, comme ça, des idées de suicide, et puis, quand arrive le moment de faire le plongeon, on trouve encore que la vie est meilleure.

—C'est ce que je me suis dit, monsieur Jacquemin.

—Et à quel endroit de la côte vouliez-vous faire le plongeon ?

Jordanet réfléchit que puisque le surveillant l'avait surpris au chemin de ronde, il fallait lui indiquer un point du rivage auquel ce chemin aboutissait et que le forçat aurait naturellement suivi.

—Aux Roches-Bleues.

—C'est juste, c'est juste, fit Jacquemin en souriant. Ce chemin y conduit. Mais je comprends que vous ayez reculé, il y a un tas de requins, aux Roches-Bleues. Parfois, je l'ai vu d'en haut, la mer en est toute noire. C'est une sale façon d'en finir, Jordanet, que de servir à la digestion de ces monstres-là. Brron ! Mais vous, Jordanet, qui êtes un modèle de résignation et de bonne conduite, comment se fait-il que vous ayez eu cette envie ?

—On finit par s'ennuyer tant !

—J'aurais dû m'en douter, puisque c'est la deuxième tentative. . .

—Oui, il y a trois ans, sur la " Danaé ".